

« **Olga Tokarczuk par sa traductrice** », Grazyna Erhard, *Le Matricule des anges*, n° 116, septembre 2010, article repris aux Assises Internationales du roman 2011 à la [Villa Gillet](#)

Fascinée par l'imagination foisonnante et l'univers si original d'Olga Tokarczuk, j'ai souhaité, après la traduction des *Récits ultimes*, me mesurer à son nouvel ouvrage, *Les Pérégrins*.

Née en 1962, cette romancière et essayiste est plébiscitée tant par le public que par la critique, comme en témoignent les nombreux prix littéraires, dont celui du Meilleur Livre étranger pour son roman *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, publié en 1998 chez Robert Laffont. Vera Michalski a bien voulu me confier la traduction des *Pérégrins* pour sa maison d'édition Noir sur Blanc et, heureux hasard, nous avons appris le lendemain de la signature de mon contrat qu'Olga Tokarczuk venait de recevoir, pour cet ouvrage, le plus prestigieux prix polonais – le NIKÉ.

Ce livre est un texte hybride, mêlant fiction, essais, notes personnelles, bribes d'observations prises sur le vif. Les nombreux récits ne sont qu'en apparence indépendants les uns des autres. Les fils de ces histoires s'entrecroisent, tissant habilement un motif commun qui est celui du voyage. Selon Olga Tokarczuk, le voyage reflète la réalité du monde contemporain, caractérisé par le mouvement, l'instabilité, la précipitation. Il ne s'agit pas seulement du voyage dans l'acception la plus courante du terme – un banal déplacement géographique –, mais aussi des voyages dans les tréfonds du corps humain et de ceux qui permettent d'explorer la Terre, de percer les mystères du cosmos. Cette savante construction polyphonique traduit l'éclatement, la fragmentation de la perception du monde par les nomades des temps modernes que nous sommes. La trame de ces quelques dizaines d'histoires est rebrodée de motifs récurrents, tels les pèlerinages, l'eau inondant le monde, le sang inondant le corps, les diverses formes que revêt la quête de l'immortalité, l'aspiration à conférer un ordre à un monde chaotique, à donner un sens à la vie, face à l'inéluctabilité de la mort et de la désintégration de toute chose.

La richesse des thèmes abordés dans *Les Pérégrins* implique l'emploi d'un lexique très varié, spécialisé, ainsi que d'un vocabulaire et de tournures propres à diverses périodes historiques. Par ailleurs, ce livre abonde en citations d'ouvrages et en références mythologiques ou philosophiques. Le traduire m'a demandé, par exemple, de me pencher sur la littérature de la Grèce antique, sur le cartésianisme ou sur la technique de la plastination des corps humains. J'en profite ici pour remercier les amis qui m'ont servi de consultants dans les domaines de la médecine et de la philosophie. De son côté, Olga Tokarczuk n'a pas ménagé son temps précieux pour répondre à mes innombrables questions, m'aidant ainsi à clarifier le sens de certains passages. En effet, elle privilégie les ellipses, l'ambiguïté et laisse volontairement bien des choses dans le vague.

Chaque traducteur a sa méthode de travail. Loin de moi l'idée de recommander la mienne aux autres, surtout à ceux pour qui la traduction constituerait la seule activité salariale ! Perfectionniste invétérée, je travaille avec une extrême lenteur. Je commence toujours par une traduction la plus littérale possible. À partir de cette trame, je m'applique à affiner le style, à rendre la langue plus fluide, plus expressive, tout en luttant contre la tentation de marquer le texte de ma touche personnelle. Dans le cas des *Pérégrins*, j'étais amenée à tenir compte de ce qui, dans le texte original, était obscur ou semblait contradictoire. J'ai dû ajouter les explications qui s'imposaient, soit par la traduction même, soit par des notes en bas de page. Ce n'est qu'après un temps de pause, nécessaire pour laisser mûrir ma réflexion, que j'aborde l'avant-dernière étape, la plus délicate : l'oreille attentive à percevoir la voix de l'auteur, je cherche à trouver le ton juste. C'est le moment d'éliminer les scories – les longueurs, les redites –, de gommer les aspérités du style, en lisant chaque phrase à mi-voix, à l'affût des fausses notes. Coller au plus près de l'écriture d'Olga Tokarczuk – écriture spontanée, nerveuse, échevelée, avec des phrases courtes, émaillées de métaphores, d'aphorismes – était une tâche d'autant plus ardue que les systèmes linguistiques du polonais et du français ne coïncident guère. La langue polonaise est beaucoup moins exigeante en ce qui concerne la clarté, la logique du récit, l'emploi des temps, alors que le français exige plus de rigueur et de précision. Puis, talonnée par les délais, je dois passer au toilettage définitif du texte, traquant les dernières fautes, les coquilles.

Quand on examine un texte littéraire à la loupe, qu'on en dissèque chaque phrase, le désir d'exprimer autrement les mêmes idées émerge fatalement. Le traducteur se cantonnera-t-il dans son rôle d'humble tâcheron, censé rester transparent, invisible ? Ne sera-t-il pas tenté de s'autoriser plus de liberté, au risque de s'éloigner sensiblement de l'écriture de l'auteur et de produire une œuvre tout à fait différente ? Faut-il avoir peur du traducteur ?

Extrait du livre, début du chapitre « Sur l'évolution des espèces » :

« Nous sommes témoins de l'apparition sur Terre d'êtres nouveaux, des créatures qui ont déjà conquis tous les continents et la plupart des niches écologiques. Ils se caractérisent par un fort instinct grégaire et sont anémophiles, c'est-à-dire qu'ils ont la capacité prodigieuse de se déplacer sur de grandes distances au gré des vents.

Présentement, je les vois, ces anémones aériennes, par la fenêtre de l'autocar : ils bivouaquent par troupeaux entiers dans le désert. Quelques individus solitaires s'agrippent aux plantes rachitiques, qui poussent ici et là, et battent des ailes avec un claquement sourd – peut-être est-ce là leur manière de communiquer ?

Les spécialistes vont jusqu'à dire que les sachets en plastique constituent un véritable tournant dans l'histoire de la vie sur Terre, qu'ils chamboulent radicalement les habitudes séculaires de la nature, car ils sont vides à l'intérieur et uniquement composés d'une enveloppe extérieure. Or ce renoncement historique à tout contenu leur confère des possibilités d'évolution surprenantes. Ces sachets en plastique sont légers, mobiles et dotés de deux oreilles préhensiles qui leur permettent de s'accrocher aux objets ou aux organes d'autres êtres et d'étendre de la sorte leur *habitat**. Ils ont commencé par les faubourgs des grandes villes et les décharges publiques ; et il leur a fallu quelques bonnes saisons venteuses pour atteindre la province, puis les terres lointaines quasi inhabitées. Ils ont étendu leurs possessions sur des pans immenses de la Terre – depuis les grands échangeurs autoroutiers jusqu'aux plages sinueuses, depuis les parkings désertés des supermarchés jusqu'aux arêtes rocheuses du massif de l'Himalaya. Au premier coup d'œil, ces êtres semblent faibles et délicats, mais ne nous fions pas aux apparences ! Ils vivent très longtemps et sont quasiment indestructibles ; il faut quelque trois cents ans pour voir leurs corps éphémères commencer à se décomposer.

Nous n'avons jamais eu affaire dans l'histoire à une forme d'existence aussi agressive. Certains, dans leur enthousiasme métaphysique, considèrent que celle-ci, de par sa nature, cherche à s'appropriier le monde, à étendre sa conquête sur tous les continents. À les entendre, il s'agirait là de la forme pure qui cherche sa substance et, aussitôt, s'en lasse et s'élançe à nouveau au gré du vent. Cet être mutant serait l'œil vagabond, appartenant à un « ailleurs » irréel, une sorte de mystérieux observateur, qui participe au grand panopticum. D'autres personnes, qui ont davantage les pieds sur terre, soutiennent que l'évolution s'attache aujourd'hui à promouvoir des formes éphémères, qui peuplent le monde pour un laps de temps réduit, mais qui, en contrepartie, acquièrent l'avantage d'être omniprésentes. »